

REGARDEZ VOIR

PAR GÉRARD LEFORT



La chose

Image produite par un détecteur d'armes, parue jeudi dans *Libération*.

«Y a quelqu'un sur Mars?», se demandait *Libération* mercredi dans ses pages Grand Angle. Le lendemain, dans l'événement consacré aux menaces de terrorisme aérien, une photo semblait répondre: oui, il y a quelqu'un, ou en tout cas quelque chose, voire «La chose», en anglais *The thing*, qui, pour mémoire, est le titre d'un film d'épouvante de Howard Hawks (1951) qui narrait l'irruption sur terre d'un martien menaçant. On songe aussi, en baguenaudant dans le spectre hollywoodien qui nous sert d'imagination collective, aux *Rencontres du troisième type* de Spielberg, où les E.T., nettement plus accorts, avaient cette allure cotonneuse et lumineuse. On pourrait aussi y voir l'enregistrement de quelque performance de body-art ou y lire une page arrachée dans un catalogue de gadgets SM (rayon combinaisons en latex). Mais encore, étant donné la disparition de toute pilosité, les effets d'une irradiation, atomique ou radiothérapique.

La réalité est plus prosaïque mais pas moins inquiétante. Cette martienne est une terrienne, madame Susan Hollowell, directrice de la sécurité sur les transports aériens américains, saisie au moment où elle prête son corps à une nouvelle technique de détection des armes. Bien qu'il soit fait état dans la légende de rayons X, il ne s'agit pas d'une radiographie, l'invention du physicien Röntgen ayant pour effet éprouvé de dévoiler le squelette à l'intérieur d'un être vivant. Ici, bien que le but soit de tomber sur un os (un flingue, une bombe), le détecteur a plutôt pour effet de créer une seconde peau qui, sans gommer tous les discriminants sexuels (les seins), semble créer un organisme mutant, un jumeau fantomatique de nous-mêmes, et qui, à ce titre, inquiète. Travelo volant non identifié? Succube modifié par ordinateur? On notera qu'à deux lettres près, le patronyme de madame Hollowell évoque le rite horrifique de Halloween. ◆

Quand un spécialiste britannique dénonce l'indifférence des Etats-Unis à l'égard de leurs émissions de gaz à effet de serre.

Rafraîchissement du climat anglo-américain

Un problème «plus grave que la menace du terrorisme». Qui pourrait coûter, à long terme, des «dizaines de milliards de livres à la Grande-Bretagne». Et dont l'un des principaux responsables se trouve être les Etats-Unis, qui «refusent toute action, maintenant et dans le futur, pour y remédier». Bigre! De quoi soupçonner un pamphlet anti-américain, écrit d'une plume vengeresse par un militant acharné, publié dans une feuille de chou contestataire... Sauf que l'auteur signe David A. King, Chief Scientific Adviser to Her Majesty's Government, London. Une sorte de haut fonctionnaire travaillant pour ce pays d'Europe dont le gouvernement se targue d'une «relation spéciale» avec les Etats-Unis d'Amérique. Que son texte, dénué de polémique, se fonde sur chiffres et méthodes scientifiques. Qu'il est paru le 9 janvier 2004 dans la revue internationale *Science*, publiée par l'American Association for the Advancement of Science, une référence incontestée. Si David King se fâche ainsi contre l'ami d'outre-Atlantique, c'est qu'il s'agit du climat, des émissions de gaz à effet de serre, et qu'il a fait ses comptes. Dans l'exercice de ses fonctions – conseiller le gouvernement britannique –, sir David King a fait réaliser quelques études prospectives aux meilleurs scientifiques de son pays. Mission: estimer les conséquences locales du bouleversement climatique qui résulterait d'une continuation des émissions de gaz à effet de serre sans restriction. Le bilan a dû faire peur à la City: l'ampleur des dégâts produits par les inondations rendrait de nombreuses propriétés

«non assurables». Les défenses côtières devront faire face à un niveau des océans plus élevé et à des vagues plus violentes, multipliant par trente les risques d'inondation d'ici 2080. Selon les calculs des scientifiques, les crues actuellement centennales pourraient survenir tous les trois ans pour le même horizon temporel. Mettant sept millions d'habitants sous une menace «élevée» d'inondations et multipliant par neuf le rythme d'érosion des côtes britanniques. Déjà, le réchauffement climatique réalisé depuis un siècle – pourtant petit au regard de celui qui se prépare – se perçoit facilement, explique David King. Au début des années 1980, le barrage qui protège Londres des remontées d'eau de l'estuaire de la Tamise était utilisé une fois par an, et six fois maintenant. Le conseiller scientifique de Tony Blair estime à «plusieurs dizaines de milliards de livres par an» les «dommages économiques potentiels». Cette «étude de cas», prévient-il, ne doit surtout pas détourner le regard des conséquences mondiales. «Des centaines de millions de gens» seront exposés aux risques d'inondation dans les vallées et sur les côtes, en particulier dans les

«pays en développement, les plus vulnérables». Un mal sans remède? Que non, assure le conseiller scientifique, «stabiliser la teneur atmosphérique en gaz carbonique à 550 parties par million (ppm) permettrait d'éviter l'essentiel de ces menaces», même si un changement climatique important est inévitable. Aujourd'hui, cette teneur est de 372 ppm, contre 280 ppm avant la révolution industrielle. L'objectif n'a donc rien d'un diktat écologiste. Il exige tout de même deux décisions immédiates. D'abord, signer et appliquer le protocole de Kyoto – il prévoit la réduction de 5,2% des émissions des pays industrialisés en 2012 relativement à 1990. Un premier pas timide, certes, mais, c'est l'important, dans la bonne direction, alors que la consommation mondiale de pétrole est passée de 56 millions de barils par jour en 1973 à 78 millions aujourd'hui et continue de croître. Ensuite, s'orienter vers des systèmes énergétiques permettant de diminuer de 60% les émissions des pays industrialisés d'ici 2050. «Repousser l'action de quelques décennies, voire de quelques années, n'est pas une option sérieuse», insiste David King, effrayé par les conséquences du laisser-faire laisser-aller préconisé par l'administration Bush, sous prétexte de connaissances insuffisantes.

Les Etats-Unis, avec 4% de la population mondiale, émettent 20% des gaz à effet de serre. Leur superpuissance technologique et scientifique les désigne pourtant d'emblée comme

Paradoxe: les chercheurs américains ont joué un rôle important dans la compréhension de la menace climatique niée par leur gouvernement.

partenaire décisif, voire leader, de l'action mondiale pour trouver des solutions au défi énergétique et climatique. Un rôle souligné par un paradoxe: les chercheurs américains ont joué un rôle important dans la compréhension de la menace climatique niée par leur gouvernement. Plus encore, leur domination culturelle sur les imaginaires du tiers-monde rend leur action d'autant plus déterminante pour convaincre les peuples et les dirigeants de s'engager dans une voie économe en carbone fossile. Partager savoirs et technologies avec le Sud, dans un esprit «d'équité et de justice», explique King, est au cœur du problème climatique.

Par quoi seront structurées les relations entre l'Europe et les Etats-Unis au XXI^e siècle? Un regard distrait peut laisser croire que les vociférations guerrières et antifrançaises des tabloïds londoniens constituent une réponse évidente. Il serait plus judicieux de se pencher sur la prose mesurée mais bien informée du Chief Scientific Adviser. A jouer avec le feu climatique, les Etats-Unis heurtent les intérêts de tous les terriens. Leur plus fidèle allié est en train de s'en apercevoir. ◆